

Revue du Centre (Châteauroux)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Académie du Centre. Revue du Centre (Châteauroux). 1879-1895.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LÉGENDE DES ABRIOUX
ET LE
CHATEAU DE VILLEGONGIS

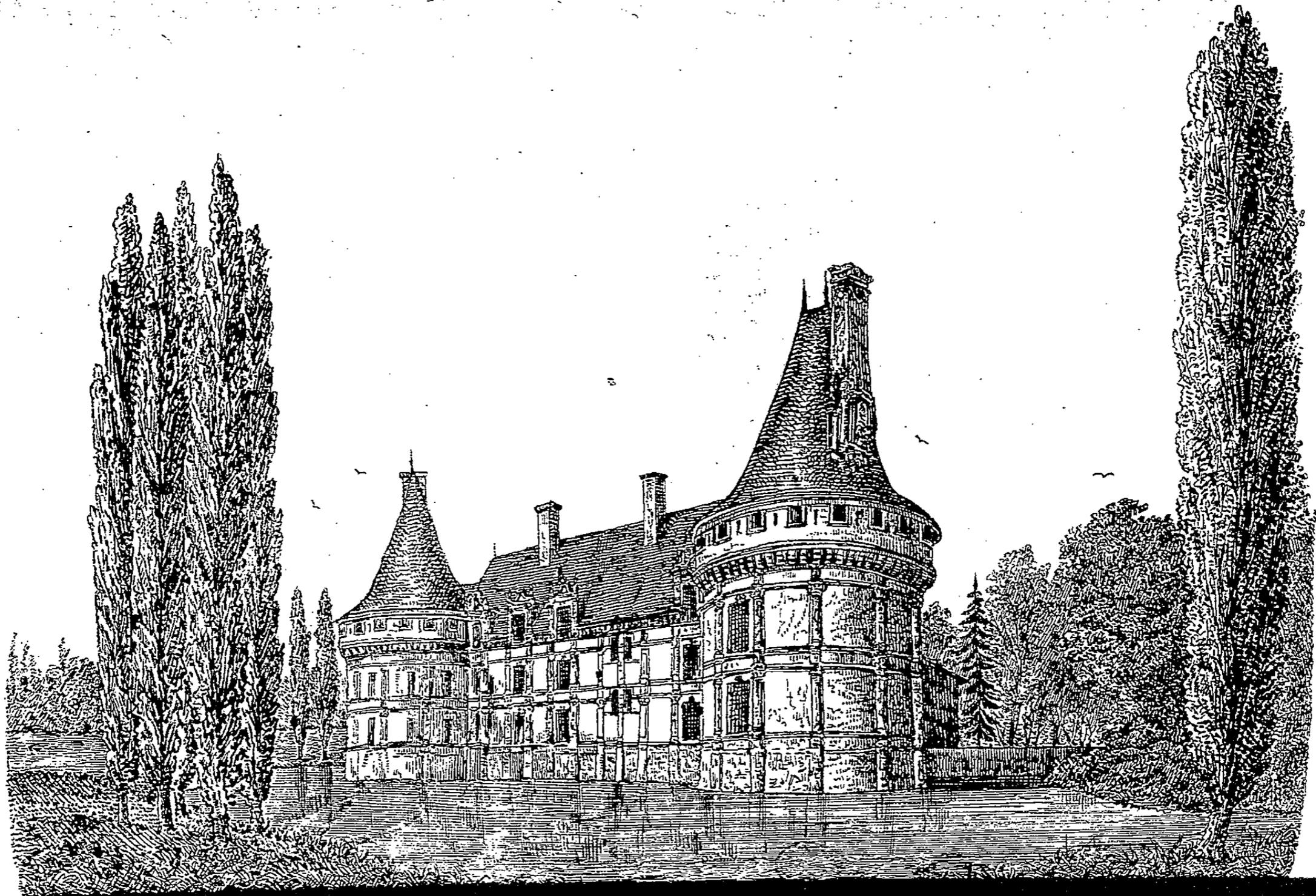
Un mot avant la légende.

Nous dédaignons nos richesses locales ou au moins nous n'y faisons pas assez attention. Nous allons chercher au loin nos distractions de touristes ou porter nos distractions d'amateurs et d'autres viennent chez nous voir et admirer ce que nous n'avons pas su apprécier. Nous ressemblons un peu à ces chercheurs qui se donnent une peine énorme à escalader un rocher pour cueillir sur ses flancs une fleur parfois assez insignifiante, tandis qu'à leurs pieds s'étalent et brillent les plus jolies fleurs. Nous courons au-delà des frontières pour étudier des monuments et les étrangers viennent chez nous s'extasier devant nos cathédrales et nos vieux châteaux. Nous savourons — c'est la mode, — des romans écrits par des Russes ou par des Roumains et nous laissons là nos antiques chroniques où les étrangers viendront, un jour ou l'autre, puiser les sujets d'attachants récits.

Sauf quelques exceptions, nous sommes ainsi.

Nos vieux contes et les légendes de notre province, nous les connaissons à peine. et, dans les contrées voisines ou même dans les régions assez éloignées, on les repète et elles charment les longues veillées.

Ces reproches là, oh ! certes, je me les adresse à



moi-même autant qu'aux autres, à moi qui ai publié, en cinq volumes, *les Légendes de l'Histoire de France* et qui ai si peu glané dans le champ fertile de notre Berry.

Oui, la vieille légende du château de Villegongis bâti par le Diable, en une nuit, je l'ai entendue mille fois ; pourquoi ne l'ai-je pas écrite?... Eh ! mon Dieu, toujours pour la même sotte raison : j'habitais Villegongis, c'était là devant moi, sous ma main.

Eh bien ! la légende du château de Villegongis, on me l'envoie du Bourbonnais. Là bas on la raconte on s'y intéresse. C'est un aimable savant de Moulins, un infatigable chercheur, membre de plusieurs sociétés littéraires et archéologiques, auteur de bien des travaux érudits qui me l'a transmise. Du reste, ce n'est pas un inconnu pour les abonnés de *la Revue du Centre* : il y a quelques temps, ils ont lu de lui la jolie légende de *la Chapelle du Rachat*, signée Francis Pérot.

Je vais, malgré la modestie de l'auteur et sans son autorisation, me permettre de le faire connaître davantage. Sa position, tout exceptionnelle, nous intéressera. Si je vous disais que M. Pérot est tout simplement un ébéniste à la tête d'une importante maison demenuiserie et que, malgré ses humbles occupations, il a trouvé moyen de devenir un savant, un archéologue, un collectionneur, c'est, il me semble, le recommander déjà.

Ce qui excite encore l'intérêt, c'est qu'il est une victime, comme il y en a pas mal en France, de notre terrible Révolution. Sa famille a été ruinée : les Pérot de Montigny (voilà son nom complet) ont émigré, leurs biens ont été confisqués. Le fils de l'émigré, fils aussi, par sa mère, d'autres émigrés, les de Clavière de Chamberout, a dû, pour vivre, embrasser un métier, les enfants ont continué.

Une catastrophe pareille ne doit pas étonner : bien d'autres ont subi le même sort et, sans sortir de ce même pays bourbonnais, j'en ai entendu citer un autre

exemple par mon père qui a passé une partie de sa jeunesse en bourbonnais. D'une famille noble décimée par l'échafaud, il ne resta que deux fils, ils furent recueillis par des amis; on dut leur faire apprendre des métiers et justement à l'un d'eux l'état de menuisier. L'aïeul de M. Pérot a été dans le même cas. M. Francis Pérot porte bravement le poids de cette grande infortune et il se distrait par l'étude et les recherches de l'érudition. Qu'il me pardonne toutes mes indiscretions, nos lecteurs ne me les reprocheront pas.

Enfin, voici la légende écrite par M. Francis Pérot de Montigny, avec quelques détails que j'ignorais et qu'on ne mentionnait pas à Villegongis.

Adrien de BARRAL.

LA LÉGENDE DES ABRIOUX

La jolie rivière de la Trégonce prend sa source dans une de ces plaines que l'on nomme *Champagnes* en Berry, plaines tristes et dénudées. A peine si quelques arbres rabougris apparaissent de loin en loin, sur les bords de la vallée que traverse la rivière. La grande route de Châteauroux à Levroux qui la coupe n'a pas eu à s'infléchir beaucoup, tant le val est peu profond. Mais bientôt, si l'on descend le cours d'eau, le paysage change et s'anime. Les bords de la rivière, les bords de la vallée sont égayés par de longues files de peupliers. On arrive bientôt au petit bourg de Villegongis, canton de Levroux (Indre). Cette belle terre seigneuriale de Villegongis est très bien plantée, le sol en est très fertile et elle est ceinte d'un grand rempart de vertes forêts.

Alors se dresse devant vous la masse imposante du château de Villegongis, édifice élégant de la Renaiss-

sance, dont la Trégonce baigne les murs. Il a été élevé sur un immense radier de pilotis et de palplanches : travail gigantesque, étrange même, mais qu'a nécessité le peu de solidité du sol. Le château, en effet, est posé en pleine vallée et sur un sol contenant une épaisse couche de tourbe.

Pendant qu'on construisait le château, l'étonnement était grand parmi les habitants et les curieux des environs. Le battage des palplanches, l'enfoncement des pilotis aiguisés en pointes et durcis au feu paraissaient un travail surhumain. On en garda bien vif le souvenir et il est venu jusqu'à nous transmis par les pères à leurs enfants avec des circonstances merveilleuses. Un fait tout naturel est ainsi devenu une curieuse légende que nous allons vous raconter.

*
* *

Au XVI^m siècle, il y avait à Villegongis un pauvre laboureur que l'on appelait Abrioux. Sa femme Sophie Lablanche lui avait déjà donné cinq enfants et pourtant il n'y avait pas huit ans qu'ils étaient mariés. Abrioux était un gars solide et laborieux, mais les années avaient été si mauvaises qu'il se trouvait réduit à la plus grande misère. Un soir d'hiver, un petit chien abandonné s'était réfugié à son foyer et ses yeux suppliants semblaient demander qu'on ne le jetât pas à la porte. On l'accueillit, le pauvre Marche-à-terre, il compta dans la famille et c'était un de plus à nourrir.

Le seigneur du lieu, M. de Brisay, était bon pour les pauvres gens, son épouse, Avoye de Chabannes, était charitable aussi, et de temps en temps, elle envoyait des provisions à la famille affamée du laboureur.

Mais tout cela était peu et il fallait rudement travailler. Abrioux était toujours le premier levé et le dernier couché ; il bûchait rude toute la journée, car,

avec Marche-à-terre, ils étaient huit à la maison... comment suffire à cela?...

Le dimanche, agenouillé devant l'autel de Saint-Jean-Baptiste, il priait avec ferveur; il était réconforté par là et encouragé, mais enfin ils étaient huit avec Marche-à-terre! Abrioux ne passait jamais devant la croix des quatre chemins sans se découvrir, sans élever sa pensée à Dieu.

Mais la misère était toujours là.

*
* *

Un jour, un triste jour d'hiver, il n'y avait plus de pain dans la huche et pas un denier dans la cachette du vieux coffre vermoulu. Abrioux avait travaillé, de longues heures, dans la forêt; abattu, découragé, il descendait les allées du bois, au moment où l'angelus du soir envoyait à tous les échos les doux sons de la cloche. Le brave homme réfléchissait tristement à son sort: tant d'enfants à nourrir!... et bientôt sa femme va lui en donner un autre....., ils seront neuf à la maison!

Soudain, il est tiré de ses réflexions par les abois furieux de plusieurs chiens. Il débouchait alors par un sentier aboutissant au chemin du bourg et il allait atteindre le carrefour. La veille un coup de vent terrible avait renversé la vieille croix et déraciné un grand arbre. Sur ce tronc couché à terre, un inconnu était assis. C'était après lui qu'aboyaient Bas-Rouge et Jupiter les deux chiens de garde du château auxquels s'était joint le petit et intrépide Marche-à-terre qui vint d'abord flatter son maître et retourna continuer, avec les autres, ses manifestations hostiles contre l'étranger.

Abrioux se trouva bientôt en face de cet homme qu'il considéra avec étonnement d'abord et ensuite avec une sorte de frayeur, car il remarquait que les

yeux de l'inconnu étaient rouges et qu'il cachait soigneusement ses mains.

— Tu es bien malheureux, lui dit l'étrange personnage, tout en lui faisant signe de s'asseoir auprès de lui.

— Qui êtes-vous?... demanda le laboureur, sans vouloir s'asseoir.

— Celui qui peut te donner du pain pour tes six enfants.

— Je n'en ai que cinq, répondit avec méfiance, Abrioux.

— C'est vrai, mais, avant que l'année finisse, tu en auras bien six. Veux-tu de l'argent?

Et l'étranger s'était levé.

— Qui êtes-vous, beau seigneur, pour me faire de pareilles propositions? Il n'y a que Satan qui puisse parler ainsi et le Diable a bien autre chose à faire que de venir à Villegongis prendre en pitié un pauvre laboureur comme moi.

Il n'avait pas terminé qu'un éblouissant éclair jaillit autour de l'inconnu. Abrioux avait fait un mouvement pour se dérober à l'éclat de cette lumière qui, disait-il plus tard, *sentait le chaud et le soufre*. En reportant ses yeux sur son interlocuteur, il vit un petit homme noir, avec de longues griffes aux mains et aux pieds. Une longue queue qu'il cherchait à dissimuler le trahissait autant que deux petites cornes recourbées qui apparaissaient au dessus de sa chevelure crépue. De fortes arcades sourcillières cachaient un peu le feu de ses yeux. Quelques brins de barbe, se séparant en fourche, pendaient de son menton pointu.

— Tu as bien deviné: je suis, en effet, celui que tu supposais.

Abrioux, terrifié, ne pouvait prononcer un mot. Le froid et surtout la terreur le paralysaient, ses dents claquaient, un tremblement nerveux agitait ses membres, il essaya, mais en vain, de lever le bras pour faire le signe de croix.

— Je te donnerai du pain, lui dit Satan.

Abrioux avait faim, il savait qu'ils étaient six à la maison, mais Marche-à-terre essoufflé s'était jeté entre ses jambes, comme pour lui signaler un danger.

— Et de l'argent, ajouta le petit homme aux mains crochues. Puis, impatienté de voir que le laboureur ne répondait rien, il ajouta :

— ... et un château, si tu le veux.

A ce moment Marche-à-terre, Bas-rouge et Jupiter aboyèrent de toutes leurs forces contre celui qui *sentait le chaud et le soufre*, mais à un regard foudroyant que leur lança le Démon, les chiens roulèrent à terre, puis, la queue pendante, ils allèrent se réfugier entre les jambes du laboureur.

Abrioux pressé, sollicité de répondre, finit par dire : Pourquoi me fais-tu de semblables propositions?... Tu veux me combler de biens, me donner du pain, de l'argent, un château, tu sais bien que je n'ai rien, moi, à te donner. Je suis chrétien et jamais je ne vendrai mon âme.

— Et qui te la demande?... riposta Satan, avec un geste insolent.

— Alors laisse moi passer mon chemin.

En même temps, Abrioux se retournait pour reprendre le sentier, mais celui qui *sentait le chaud et le soufre* lui barre le passage.

— Allons, tope là.

Et Satan présentait au malheureux Abrioux sa patte que rendaient horrible cinq grandes griffes.

— Tope là et demain...

Le pauvre homme était ébranlé, en proie à une anxiété poignante, il tremblait et pâissait, son courage l'abandonnait, il hésitait. Satan le devina, il redoubla d'insistance, renouvela ses promesses :

— Demain, si tu le veux, c'est toi qui seras le puissant seigneur de Villegongis, habitant un château qui sera là-bas, sur le bord de cette rivière. Tes greniers seront pleins de blé et de châtaignes, cent muids de

vin seront dans tes celliers et avec cela tu auras deux cent corbeilles de bons louis d'or.... Seulement donne-moi l'enfant que ta femme mettra au monde bientôt. Si tu me promets cela, demain, avant que le coq ne chante, ton château sera bâti, bien meublé, bien approvisionné...

Allons tope là et ça y sera.

En même temps, Satan prenant les mains du laboureur le prie, le supplie, au nom de sa femme et de ses enfants sans pain, d'accepter le marché.

— C'est fait, dit Abrioux d'une voix sourde.

Il n'avait pas achevé que Satan avait disparu, laissant après lui l'odeur de chaud et de soufre. Les trois chiens, comme s'ils eussent vu son ombre, s'élançèrent en aboyant, ainsi qu'ils auraient pu faire après un loup.

*
* *

Le laboureur alors rentre lentement et tout triste au logis. Sa femme lui demande pourquoi, par une nuit si noire et un froid si intense, il s'est tant attardé.

— Ah ! répond Abrioux, j'ai fait une mauvaise rencontre.

Et, sans vouloir en dire plus long, il s'en va se coucher.

Sophie Lablanche était une femme intelligente et énergique, elle presse son mari de questions, veut savoir ce qui lui était arrivé. Celui-ci, cédant à ses instances, lui raconte tout ce qui s'est passé.

— Oh ! si ce n'est que cela, dit Sophie, dors tranquille. Si l'homme noir ne tient pas ses promesses, tu n'es pas obligé à tenir la tienne.

— Non, mais...

— Si son château n'est pas bâti avant le chant du coq, tu ne dois rien.

— Sans doute, mais il sera bâti.

— Dors en paix, je me charge de régler l'affaire avec le noiraud cornu et fourchu.

*
* *

Satan n'avait pas perdu son temps. Abrioux n'était pas rentré chez lui, que tout l'enfer était à l'œuvre. On put voir, en effet, une armée de lutins qui transportaient les uns les pierres, les autres les bois et les briques. Le château était posé sur des bases gigantesques, les étages s'élevaient rapidement, la charpente était presque montée et il n'était pas minuit. Les couvreurs grimpaient sur les fermes et les planchers, les baies recevaient leurs croisées, et il y avait autant de fenêtres que de jours dans l'année : trois cent soixante-cinq. Tout allait pour le mieux ; maître Satan se multipliait, il était exténué, allant, venant, gourmandant ceux qui n'allaient pas assez vite et aidant lui-même à installer les fauteuils, les bahuts, les lits à quenouilles.

Voici trois heures et demie, Satan comptait qu'il lui fallait encore une heure pour terminer son œuvre. Dans une des tours il s'aperçut de malfaçons et il jugea à propos de refaire une grande fenêtre. Cent cinquante lutins se mirent à démolir et à reconstruire.

Une lueur rouge semblait sortir de terre et éclairait les abords du château d'une éclat sinistre.

Pendant ce temps, Sophie Lablanche veillait auprès d'une chandelle de résine fumeuse. Bientôt, jugeant qu'il pouvait bien être quatre heures, elle sortit. Sa petite maison reflétait les feux rougeâtres à la lueur desquels on élevait le satanique château. Elle le regarde un instant d'un air de pitié et avec un sourire moqueur. Elle s'en va à son poulailler où elle entretient quelques gélines de redevance dues au seigneur et quelques pondeuses pour elle. Elle ouvre la porte et frappe vigoureusement dans ses mains. Aussitôt le coq, subitement réveillé, entonne de sa voix claire : Cocorikko, et cela par trois fois.

Aussitôt, se souvenant de ce qu'il a dit au laboureur :

« Avant que le coq chante ton château sera bâti, » Satan pousse un cri de rage, et diables, lutins, toute la cour infernale, Satan lui-même dégringolent, tombent comme foudroyés et disparaissent sous les arbres, dans l'eau du ruisseau, laissant après eux cette odeur comme *de chaud et de soufre*.

Le prince de l'Enfer n'avait pas fini la fenêtre de la tour, il restait à poser le linteau, masse énorme, qu'il avait déjà hissée sur le bord de ses supports. Dans sa fureur, il la précipite et la lance au loin, dans le lit de la rivière.

C'est ce gros bloc de pierre qu'on appelle encore *la pierre du Diable* et qu'on aperçoit, au milieu de la Trégonce, à deux cent mètres du château. Et il manque, il manquera toujours, une pierre à la tour du château de Villegongis.

Satan rentra dans la Gehenne où les feux dévorants commençaient à s'éteindre. Il y fit son entrée, le blasphème à la bouche, et avec des sarcasmes qui témoignaient de son dépit et de sa colère. On l'entendait redire : « Toujours, toujours vaincu par des femmes !!! »

*
* *

Le brave laboureur n'en possédait pas moins les présents du Diable. Il vendit le château au Seigneur de Villegongis qui depuis longtemps gémissait du mauvais état de son antique manoir et qui aurait bien voulu le rebâtir. Abrioux vécut à l'aise et plus qu'à l'aise, grâce aux corbeilles pleines d'or et Sophie Lablanche se trouvait bien heureuse d'avoir, par sa ruse, sauvé son enfant. Ils quittèrent le pays et depuis on n'a conservé à Villegongis que leur souvenir ¹.

1. Pour ceci je me permets de protester. La famille Abrioux a habité Villegongis, jusqu'en ces derniers temps. Le père Abrioux, sommelier au château, a laissé, entre autres enfants, deux fils qui ont habité aussi Villegongis et demeurent maintenant dans deux communes

Le voyageur qui passe à Villegongis peut voir au château le trou béant de la croisée et non loin de là la grosse pierre qui devait la boucher. Cette pierre fait bouillonner l'eau de la Trégonce qu'elle semble vouloir arrêter. Souvent aussi, dans les nuits d'hiver, quand le coq fait retentir son chant matinal, on entend une voix rauque qui dit : « Vaincu !... vaincu par une femme ! »

L'on sent aussi encore, au carrefour où gisaient la croix abattue et l'arbre déraciné, une forte odeur *de chaud et de soufre*.

Marche-à-terre poussait toujours des hurlements, quand il traversait ce lieu fatal et depuis, et à présent encore, les chiens du village n'y passent jamais.

FRANCIS PÉROT

voisines de cette localité. Je crois qu'ils sont assez à l'aise, mais ils ne sont pas millionnaires. Que sont devenus les louis d'or des deux cent corbeilles. Je me défie des présents du Diable : ces corbeilles n'étaient peut-être que des paniers percés.

